

# ***Bible et théologie***

## **Résumé des communications**

(par ordre alphabétique)

**Martha M. Acosta Valle (Niagara University, New York), *Luc, raconteur et théologien. Annotations en vue d'une christologie narrative de Luc–Actes***

Le but de cette communication est d'explorer des pistes de réponse à deux questions : Quel est notre rapport à la théologie comme bibliste? Comment déployons-nous notre pratique biblique et théologique? Pour répondre à ces interrogations, nous nous concentrons sur l'œuvre narrative de Luc (évangile et Actes des apôtres), particulièrement sur la façon dont l'évangéliste articule son discours sur la personne de Jésus le Christ. En ce sens, réfléchir à la manière proprement lucanienne de « faire de la christologie » devient l'espace spécifique où va se déployer, dans le cas qui nous occupe, notre rapport à la théologie en tant que bibliste. Nous cherchons à identifier quelques stratégies narratives mises en place par ce raconteur et théologien de génie qu'est Luc, des stratégies qui visent à présenter la figure de Jésus le Christ et – plus important encore – qui favorisent l'engagement du lecteur envers lui.

**Guy Bonneau (Université Laval), *La construction par l'image d'une théologie biblique. Le cas de Tintoret***

Selon François Dagognet, l'écriture et l'art ont ceci en commun : ils reconstruisent la réalité sur la base d'un alphabet à la fois limité et dense. La narration, qu'elle soit écrite ou peinte, représente et re-signifie le monde, sous l'angle de la praxis humaine. Or, dans l'art, le fait narratif consiste en une augmentation de la lisibilité. Cette lisibilité accrue dans l'œuvre iconique, dira Ricœur, permet de sur-signifier l'action humaine, parce qu'elle est déjà pré-signifiée par toutes les modalités de son articulation symbolique. L'œuvre d'art biblique, comme le texte dont elle s'inspire, possède donc une narrativité propre, c'est-à-dire qu'en elle-même, à partir de la mise en image d'une scène, se dégage un potentiel infini de sens qui se déploie à travers les lectures des différentes communautés et personnes. Se faisant à la fois exégète et théologien, Jacopo Robusti, dit le Tintoret (1518-1594), a souvent rendu lisibles et visibles les récits bibliques, notamment dans la Scuola Grande de San Rocco de Venise. Son œuvre engage le spectateur (le regardeur) dans le monde du récit, de même que dans son système de valeurs, et ouvre de nouveaux horizons de sens.

**Marc Debanné et David Miller (École de théologie évangélique de Montréal), *Bible et théologie dans la méthodologie de Stanley Grenz***

Le séminaire de maîtrise sur la méthode théologique au XX<sup>e</sup> siècle de l'École de théologie évangélique de Montréal/Université Laval de l'hiver 2016 a unit les efforts de deux professeurs : David Miller (théologien et pasteur) et Marc Debanné (bibliste). Ils y ont accompagnés des étudiants dans la lecture et l'analyse de plusieurs textes théologiques significatifs du XX<sup>e</sup> siècle en utilisant la grille d'analyse du théologien baptiste Stanley Grenz (1950-2005). D'une part, cette grille sert à évaluer la pertinence de discours théologiques dans leur usage de trois sources vues comme normatives : les Écritures Saintes, la Tradition et le contexte. Mais d'autre part, elle est aussi un paradigme méthodologique qui sert de guide à la production théologique elle-même. Dans cet atelier, les deux animateurs présenteront le paradigme de Grenz, feront un bref survol du séminaire comme événement (dans son contenu et son déroulement), donneront un ou deux exemples d'analyses de texte qui ont eu lieu dans le séminaire, et relateront des témoignages de l'évolution de la pratique théologique des participants (étudiants ou professeurs) au contact du paradigme grenzien. Ils concluront avec une brève réflexion critique sur l'apport méthodologique de Grenz pour la pratique théologique d'aujourd'hui.

**Christian Dionne (Université St-Paul), *Un exégète du Nouveau Testament qui – en apparence – négligeait Jésus***

Un exégète du Nouveau Testament, peu importe le livre dont il se veut « spécialiste », ne devrait-il pas, en principe du moins, n'avoir que Jésus de Nazareth en tête? Cela semble évident puisque, après tout, c'est de lui dont parlent tous les auteurs du Nouveau Testament, de l'évangile de Matthieu jusqu'à l'Apocalypse de Jean. Et pourtant, ne doit-on pas reconnaître que Dieu ou, si l'on préfère, la « théo-logie » néotestamentaire – au sens premier que peut prendre ce terme – a été fort négligé? Christian Duquoc, qui n'était pourtant pas professeur d'Écriture sainte, parlait, déjà en 1984, d'un inquiétant « impérialisme christologique ». Posons la question en termes simples : une « théo-logie » du Nouveau Testament serait-elle encore à écrire? Si oui, comment celle-ci peut-elle et doit-elle être élaborée? Existents-ils des instruments qui soient en mesure de mieux nous aider à comprendre comment le personnage « Dieu » se construit dans le Nouveau Testament?

**Sébastien Doane (Université de Montréal), *Les citations de Matthieu 1-2. Charnières théologiques entre l'ancien et le nouveau***

Le début de l'Évangile selon Matthieu met la table pour une réflexion théologique importante sur le lien entre les Écritures et la naissance de Jésus par de nombreuses citations d'accomplissement. Les discussions exégétiques au sujet de celles-ci portent sur 1) la question de la forme textuelle provenant de la LXX, du texte massorétique; 2) les liens entre les citations d'accomplissement et les autres citations de Mt; 3) l'attribution de leur forme textuelle à Matthieu ou à ses sources; 4) leur fonction christologique ou géographique. Afin d'approfondir ces citations sous un nouvel angle, je propose de poser la question suivante : comment les lecteurs peuvent-ils comprendre l'accomplissement des Écritures selon les citations en Mt 1-2? Mon hypothèse est que ces citations sont des lieux de renversement théologique qui permettent de modifier les attentes des lecteurs au sujet des origines du Messie. Nous comparerons les textes de l'Ancien Testament dans leurs contextes d'origine avec le récit mis en place en Matthieu. Plutôt que de chercher le sens d'un texte dans les intentions de son auteur ou dans les formes et les structures objectives du texte, l'intérêt sera porté sur l'expérience de la lecture et les transformations produites chez les lecteurs selon les présupposés théologiques qu'ils portent.

**Marc Dumas (Université de Sherbrooke), *Dire Dieu avec la Bible. Forces et limites d'une pratique théologique contemporaine***

Si tout semblait si facile jusqu'à tout récemment (l'était-ce vraiment?) pour dire Dieu avec la Bible (les grands dictionnaires spécialisés offraient des synthèses bien calibrés en n'oubliant jamais d'omettre un important espace pour l'AT et un autre pour le NT) et pour reprendre ce précieux matériel dans nos enseignements et recherches (il faut aussi dire que les théologiens et théologiennes étaient jusqu'à récemment outillés à travailler dans le texte et à traduire eux-mêmes le matériel biblique), ne devient-il pas problématique de faire aujourd'hui correctement cet exercice? Dire Dieu avec la Bible ne devient-il pas de plus en plus une section d'un cours, une référence ici ou là ou encore une parenthèse vite oubliée au profit d'un travail sur le pluralisme, sur le dialogue interreligieux ou encore d'un travail avec la philosophie, tout cela au profit de l'expérience religieuse des contemporains?

Nous sommes loin des longs travaux d'un Karl Rahner sur Dieu dans le NT ou encore de l'audace d'un Edward Schillebeeckx à intégrer dans son travail théologique les résultats de l'exégèse de ses collègues biblistes. Suis-je devenu un théologien en expérience qui se distancie de la Parole de Dieu comme racontée dans la Bible? Ou, au contraire, ces récits ne deviennent-ils pas des critères de discernement de l'actualité et de la réalité de la Parole de Dieu ici et maintenant? Et le propos du théologien, s'il a le souci du théologal, peut-il esquiver ce travail avec le matériel biblique? Le propos du théologien fondamental (s'occuper des conditions de possibilité du croire pour son époque) lui épargnerait-il le détour par le texte biblique et la réception des résultats du travail exégétique?

L'hypothèse de cet exposé est la suivante. La pratique théologique contemporaine ne peut esquiver de dire Dieu avec la Bible, parce qu'elle médiatise pour les chrétiens la Parole de Dieu, et ce, de manière exemplaire. Cette économie avec la Bible se décline toutefois de diverses manières: tantôt radicalement parce qu'elle est identitaire pour la foi des chrétiens, tantôt superficiellement parce qu'elle est submergée dans les dynamiques multiples du travail théologique...

**Rodolfo Felices Luna (Université de Sherbrooke), *Des dangers d'une exégèse « sans » réflexion théologique. Divers fondamentalismes scripturaires dans le monde***

Théologiens et exégètes sont rompus aujourd'hui à l'idée qu'une lecture sans présupposés herméneutiques est impossible (d'où les guillemets entourant la préposition « sans » dans le titre de cette communication). Or, il s'avère que cette *épistémè* n'est partagée que par une minorité religieuse dans le monde, celle de l'intelligentsia dont l'esprit est formé à l'occidentale, c'est-à-dire les universitaires de l'occident sécularisé. La communication se penchera sur le phénomène très vivant et diversifié des fondamentalismes scripturaires dans le monde juif, protestant, catholique, musulman et hindou. Les actions éclatantes de ces groupes, diffusées dans les médias, attestent que la vraie bataille, épistémologique, n'a pas été livrée à la mesure des dangers qui nous guettent : rétrécissement, ségrégation, violence, discrédit et finalement insignifiance. À l'heure où le laïcisme athée devient une sorte de fondamentalisme séculier, il convient plus que jamais de se pencher sur une vieille question que d'aucuns croyaient dépassée. Et si la survie de nos disciplines en dépendait?

**Alain Gignac (Université de Montréal), *Lire la parole, lire dans la parole? Itinéraire d'un lecteur en quête d'un effet de lecture***

J'entends réfléchir sur les déplacements qui ont eu cours dans ma pratique exégétique sur une période de vingt-cinq ans : d'une perspective historique et référentielle à une perspective littéraire et discursive. Comment suis-je passé d'un paradigme herméneutique voulant concilier historicité et expérience de la lecture (avec, entre autres, « l'analogie critique » empruntée à Schillebeeckx) à un paradigme du langage où l'énonciation devient plus importante que les énoncés et permet au lecteur de s'inscrire comme sujet? Comment la découverte de penseurs du structuralisme et du poststructuralisme m'a-t-elle conduit à déconstruire le paradigme normatif historico-critique et à critiquer nombre d'idées reçues, comme l'histoire du salut?

**Yves Guérette (Université Laval), *Pourquoi et comment les théologiennes et théologiens travaillent-ils avec la Bible? Pour quoi et comment les biblistes font-ils théologie avec la Bible?***

Le théologien qui fait référence ou qui s'appuie sur les Écritures dans la production du discours doit s'assurer d'un juste agencement théologique des « matériaux exégétiques » qu'il a recueillis à l'aide d'une méthode avérée et reconnue par la communauté scientifique. Or, notre pratique d'encadrement et de direction de doctorants en théologie pratique nous permet de constater que l'entreprise de construction du discours met rapidement au jour certains types de fonctionnements ou plutôt certains rapports à la Bible qui peuvent révéler d'importantes limites. Ces rapports sont souvent antécédents au travail exégétique lui-même, influencés par l'« utilisation » plus quotidienne, spirituelle ou même ministérielle des Écritures. Ces différents rapports antérieurs marqueront le plus souvent, de manière déterminante, les décisions du théologien dans la construction de son discours et dans la manière d'y intégrer les fruits de sa recherche exégétique.

La question du « travail » du théologien avec la Bible, posée dans ce congrès à partir du « pourquoi » et du « comment » n'est donc pas sans soulever une seconde question, intimement liée à la première : quelle influence le rapport plus familier ou naturel du théologien avec la Bible induit-il dans la construction du discours théologique, au-delà de l'utilisation nécessaire et incontournable d'une méthode ou d'une grille de lecture scientifique de la Bible? Même si le travail exégétique en amont s'avère de qualité, certains futurs théologiens mettent de l'avant une « utilisation » de la Bible qui s'apparente au concordisme, cherchant dans les Écritures les sentences et/ou les récits qui doivent coïncider avec leur discours en gestation. Les Écritures sont plutôt envisagées comme un appui, voire un « miroir » pour le discours plutôt que comme un véritable interlocuteur, une véritable altérité pouvant engager un « dialogue » délogeant et déplaçant. On rencontre aussi des manières d'envisager la construction du discours théologique qui extraient des Écritures les indications morales et/ou spirituelles à adopter ou à transposer pour l'ici et le maintenant. Un certain « placage » est à peine voilé dans ce type de fonctionnement. Bien qu'un bon travail d'exégèse puisse avoir été accompli de manière soignée, bien que les matériaux recueillis soient pertinents et valides, il n'en demeure pas moins que la capacité de faire rencontrer Bible et réinterprétation du langage de foi apparaît parfois difficile, voire inexpérimentée. Enfin, on rencontre aussi dans certains travaux théologiques un rapport aux Écritures qui en fait un dépôt intemporel de réponses aux questions contemporaines. Même si le théologien « applique » ou met en œuvre de manière pertinente une méthode

exégétique reconnue, les intentions qui motivent son utilisation de la Bible apparaîtront assez rapidement et trahiront ses intentions plus fondamentales.

La communication que nous proposons souhaite explorer les différentes postures du théologien qui influencent et déterminent, au-delà des choix d'approches interprétatives et exégétiques, l'intention, l'orientation et la finalité du discours théologique.

**Jean-Jacques Lavoie (Université du Québec à Montréal), *Quoi de nouveau sous le soleil? Qui est le Dieu de Qohélet?***

Qui est le Dieu du livre de Qohélet, rédigé à l'époque du second Temple? Poser cette question, c'est s'interroger, entre autres, sur sa nomination et son agir. Dans cette perspective, deux interrogations retiendront mon attention : (1) La désignation de Dieu comme (*h*)'l*hym* a-t-elle une incidence sur l'identité de Dieu? Si oui, laquelle? (2) Quel est l'agir du Dieu de Qohélet? Plus précisément, quel sens doit-on donner aux verbes « faire », « donner » et « juger » dont il est le sujet? N'étant pas le premier à me poser ces questions, j'aurai le souci de donner la parole à mes prédécesseurs, notamment à ceux qui ont décidé de maintenir le livre dans le Canon et à ceux qui, au cours de l'histoire, ont défendu sa soi-disant orthodoxie. Cette double enquête, axée à la fois sur l'histoire de la réception et sur l'analyse littéraire du texte, mettra en lumière le fait que le maintien du livre de Qohélet dans le Canon de la Bible n'a été rendu possible qu'en renonçant à la singularité de ses propos théologiques. En guise de conclusion, je tâcherai de répondre aux deux questions suivantes : Que signifie cette censure théologique par la tradition? La théologie de Qohélet serait-elle à ce point hérétique qu'elle ne mérite toujours pas d'interpeler ceux et celles qui, aujourd'hui, font de la théologie?

**Anne Létourneau (Temple University), *Hagar dans le désert. Pratique théologique d'une survivante en Gn 16,13***

Au chapitre 16 du livre de la Genèse, Hagar, esclave égyptienne, fuit les mauvais traitements infligés par sa maîtresse, Sarah. À proximité d'une source, sur la route de Shour, vers l'Égypte, elle fait l'expérience d'une théophanie. Elle rencontre un messager de YHWH qui lui ordonne de retourner vers Sarah, lui annonce une descendance nombreuse et surtout son fils à naître, Ishmael. Cette rencontre mène Hagar à une pratique théologique tout à fait singulière alors qu'elle entreprend de nommer YHWH : El-Roî, « dieu de la vision ». Elle explique cette désignation dans la suite du verset 13, et ce, dans un hébreu que plusieurs ont qualifié d'obscur. Dans le cadre de cette communication, m'inscrivant à la suite de plusieurs exégètes et théologues féministes, womanistes et postcoloniaux, je souhaite explorer l'épisode de la fuite de Hagar dans le désert (Gn 16,7-14), en particulier la théologie à laquelle elle s'exerce en nommant Dieu au verset 13. D'abord, il s'agira de traduire ce passage difficile du texte massorétique en accordant une attention particulière à la version grecque. Ensuite, je chercherai à démontrer que l'expérience visuelle de Hagar, au fondement de sa conception de Dieu, s'ancre par ailleurs dans son vécu de différentes oppressions liées au genre, à la classe et à l'ethnicité. Cette étude sera aussi l'occasion de m'attarder au profil mosaïque de cette femme à la fois étrangère et esclave, fuyant vers l'Égypte. Finalement, je terminerai en m'intéressant brièvement à la réception de la « théologie expérientielle » de Hagar chez les théologien.ne.s afro-américain.e.s en général et womanistes en particulier.

**Robert Mager (Université Laval), Répondre à/de la Parole. Une pratique de réflexion sur l'évangile du dimanche**

De 2009 à 2014, sur un site Web intitulé « Sur ta Parole », quatre couples ont proposé à tour de rôle une réflexion sur l'évangile du dimanche. Tous les membres de l'équipe étaient laïques et avaient une formation théologique à divers degrés. Chaque semaine, la rédaction de la réflexion était confiée à un des couples. Les règles de base étaient les suivantes : 1) la réflexion devait procéder d'un échange entre les deux personnes, suite auquel l'une d'entre elles, déterminée d'avance, se chargeait de la rédaction; 2) la réflexion devait être ancrée dans leur expérience de vie et de foi; 3) elle ne devait pas esquiver les difficultés que la lecture du texte pouvait présenter pour un lecteur actuel; 4) le style d'écriture devait pouvoir rejoindre un large public. La démarche aboutissait ainsi sur un texte « au sujet » de l'évangile, sans qu'il s'agisse pourtant ni d'une analyse exégétique du texte ni d'un commentaire au sens habituel du terme.

Il s'agira de rendre compte de cette pratique d'échange et d'écriture au sujet de textes bibliques « formatés » pour la liturgie. Je suggérerai d'abord que cette démarche correspond au mouvement même de la foi : elle cherche à prendre parole en réponse à la Parole. La parole de foi est ainsi une parole responsoriale qui se sait débitrice d'une parole inaugurale. Les choses se complexifient dès lors que cette parole responsoriale est écrite et destinée à être lue par d'autres. En effet, cette complexité fait écho à celle même de l'Évangile, où l'on ne trouve pas seulement « un récit des événements qui se sont accomplis parmi nous », mais où ce récit se sait débiteur des « témoins oculaires et serviteurs de la Parole » et où son « exposé suivi » est écrit en vue d'être lu (Lc 1,1-3). Je montrerai ensuite que cette parole responsoriale a une dimension pratique indéniable : la parole inaugurale suscite en effet la question de savoir ce qu'il faut faire en réponse à ce qui vient d'être entendu (Lc 3,10; Ac 2,37). Telle est bien l'obéissance de la foi (Rm 16,26; He 11,8), c'est-à-dire une pratique issue de l'écoute de la Parole (Lc 8,21).

Ceci ne peut qu'interroger la posture de celle ou celui qui entend proposer une réflexion sur l'évangile, que cette posture soit exégétique ou théologique. Dans la mesure où le texte est éprouvé comme Parole inaugurale, celui ou celle qui entend répondre au texte se trouve obligé de répondre du texte par le même mouvement, en parole et en acte, c'est-à-dire de telle manière que sa propre existence soit mise en cause dans l'exercice.

**Jean-Paul Michaud (Université Saint-Paul), De l'exégèse à la christologie**

(argumentaire à venir)

**Jean-Guy Nadeau (Université de Montréal), Praxeis apostolôn. La théologie pratique comme théologie de la révélation**

Un livre du Nouveau Testament s'intitule *Praxeis apostolôn*. À force de lire cette œuvre comme un texte ou comme *Praxeis pneumatou*, à force de s'y référer comme à une norme, nous avons peut-être oublié que ce sont des pratiques historiques avec leurs sujets qui y sont mises en jeu, interprétées, racontées et attestées comme Parole de Dieu. En fait, la Parole de Dieu dans la Bible est très largement actes et paroles d'hommes et de femmes racontées et interprétées comme Révélation d'un monde que Dieu crée et où il agit avec nous.

En référant aux différents discours de Révélation chez Dulles et Ricœur par exemple, il me semble que les gestes contemporains qu'étudie la théologie pratique recèlent les mêmes potentialités. D'autant que nombre de théologiens, surtout chez les catholiques, refusent que la Révélation soit close avec le canon biblique.

À la base, les pratiques sont des actes de communication, d'engagement et d'interprétation qu'Aristote et Heidegger nous ont appris à saisir comme mode privilégié de découverte (*aletheia*) de l'être et de l'humain qui advient à travers eux et à travers leurs interactions. C'est précisément là que la théologie pratique tente de saisir et d'attester la Révélation du sujet divin.

**James R. Pambrun (Université Saint-Paul), *Bible et théologie. Pour une formation intégrée de nos étudiant(e)s en théologie***

Compte tenu de la problématique proposée pour notre congrès conjoint, cette présentation s'adresse au défi de la communicabilité entre études bibliques et théologies systématiques. Elle se base sur l'expérience d'enseignement de plusieurs années aux études supérieures du cours d'herméneutique théologique – dont les notions clés, entre autres, sont la relation entre texte et lecteur ainsi qu'entre compréhension de soi et horizon du sens – et la poursuite de la recherche sur l'œuvre du bibliste Paul Beauchamp qui conçoit la Bible comme un livre d'espoir et la lecture de la Bible comme lieu de rencontre entre sujet et sujet.

**Étienne Pouliot (Laval), *Articuler théologie et Bible : de quoi « voir la marque des clous et mettre le doigt dans les trous »***

L'importance, pour la théologie, de se rapporter à la Bible semble aller de soi, en même temps que la possibilité de s'y rapporter de quelque manière. On peut alors débattre sur les diverses façons d'articuler Bible et théologie, avec le risque d'en rester à des lieux communs.

S'il n'est pas inutile de définir le statut (place et rôle) de la Bible en théologie et, à son tour, de la théologie dans un projet plus global, la description de ce rapport pourrait être l'occasion d'élucider, en termes non seulement épistémologiques mais aussi herméneutiques, ce qui se (re)produit là, en ce « rapport vécu ». Comment est-ce que ça fonctionne concrètement quand on articule comme ceci ou comme cela théologie et Bible ? En quoi différents « registres », « cadrages » ou usages de conditions épistémologiques pourtant semblables président-ils – à titre de postures – à notre rapport à la Bible comme à la théologie, en étant pratiquement à la source d'équivoque et de malentendu, d'ambiguïté et d'ambivalence de notre part?

Ces considérations seront éclairées par un coup d'œil jeté sur les récits dits d'apparition du Ressuscité, dans l'Évangile de Jean (Jn 20) afin d'y reconnaître les mêmes possibilités – ou les mêmes écueils – herméneutiques de nos postures. Des disciples « voient le Ressuscité », successivement, de diverses façons, non sans « précipitation » parfois, jusqu'au point où Thomas formule finalement une demande aussi herméneutiquement féconde.

**Jean Richard (Université Laval), *Bible et théologie aujourd'hui. Le cas du trinitarisme***

La situation religieuse exige aujourd'hui un rapport mutuellement critique entre ces deux champs disciplinaires que sont les études bibliques et les études théologiques. La théologie a déjà victorieusement protesté contre l'interprétation fondamentaliste des textes bibliques. Elle doit faire de même aujourd'hui avec les définitions conciliaires et les déclarations pontificales. Non pas les balayer du revers de la main, mais percevoir et retenir l'esprit qui les anime, au-delà de leur formulation dogmatique. La norme d'une telle réinterprétation demeure l'événement Jésus-le-Christ, tel que révélé et perçu dans la foi des premiers disciples. Les études bibliques sont alors requises en théologie pour dégager le sens profond de cet événement et pour critiquer les constructions théologiques qui s'érigent sur une autre base que celle-là.

Pour illustrer, je ferai référence au dogme trinitaire, tel que défini par les premiers conciles et repris dans le Symbole de Nicée-Constantinople. J'entends discuter tout spécialement la thèse centrale de ce Credo : « engendré non pas créé, de même nature que le Père ». Une telle définition constitue un scandale, une pierre d'achoppement, tant pour le dialogue judéo-islamo-chrétien que pour la rencontre avec la pensée moderne. Ce faux scandale peut être désamorcé, il me semble, par un retour à la notion biblique de paternité et de filiation. Dans la Bible, Dieu est proclamé Père d'Israël, Père du roi davidique, et finalement Père de Jésus-le-Christ. Dans tous les cas, il s'agit là d'une relation d'alliance, non pas d'engendrement. On pourra bien alors exprimer le contenu divin d'une telle relation en parlant d'une relation d'amour en Dieu, mais toujours sur la base de la relation historique entre Dieu et son Fils bien-aimé, Jésus.

**Guy-Robert St-Arnaud (Université de Montréal), *Lire un lapsus paulinien et écrire la lettre, lacanienne?***

(Argumentaire à venir)